

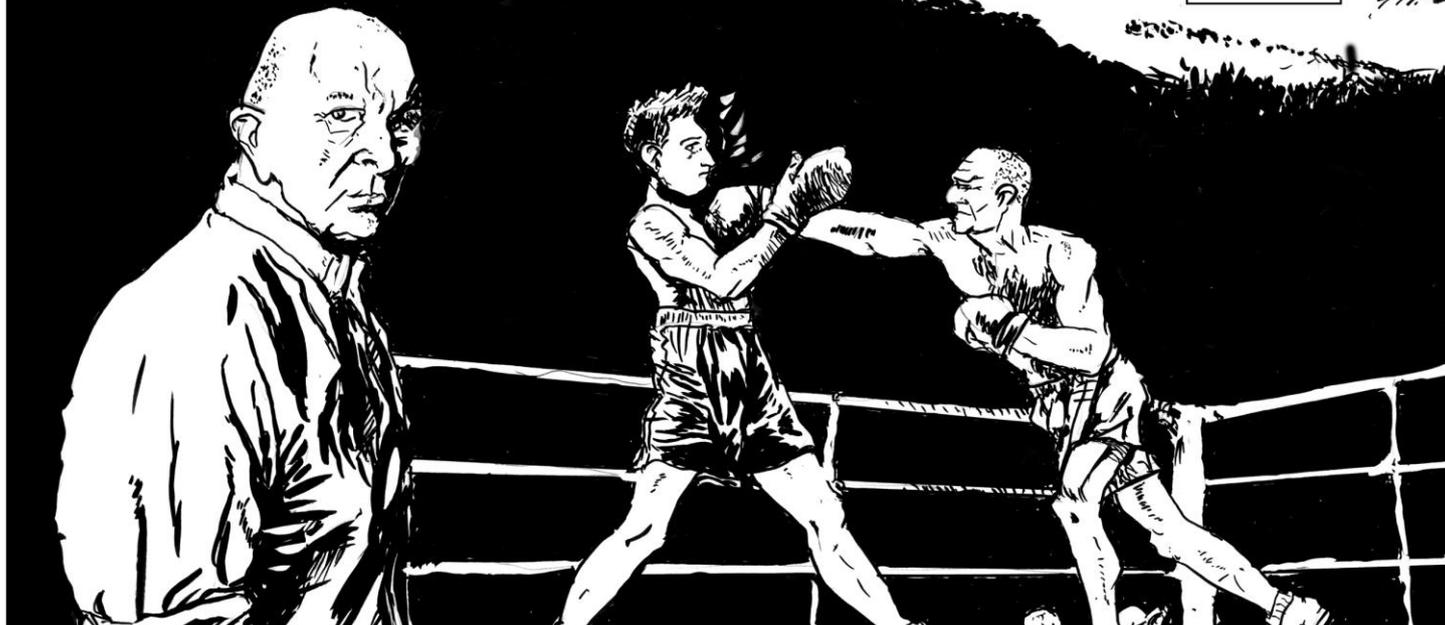
# La Tête en Noir



PRIX MAURICE RENAULT 2018

N°215  
GRATUIT  
SN1142-9216

Mars  
Avril  
2022



## LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE Combat de boxe et braquage dans la cave

Le 26 octobre 1970, Mohamed Ali remonte sur un ring de boxe après avoir été privé pendant trois ans de sa licence pour avoir refusé de s'engager au Vietnam. Le combat se déroule à Atlanta (ville du Sud si ce n'est sudiste qui a accueilli la première d'*Autant en emporte le vent*). Pour l'occasion, toute la population afro-américaine est réunie. Il y a la veuve de Martin Luther King, Coretta Scott King, l'acteur Sydney Poitier ainsi que toute la pègre en provenance de Miami, Harlem, Chicago... Les gradins sont combles. Ils tremblent d'excitation. Dans les travées s'agite Chicken Man avec des invitations pour un *after* dans une maison bourgeoise isolée. On y jouera au craps et on pourra boire. Il invite tous les membres de la pègre présents pour l'occasion. Tout ça sous les yeux de J. D. Hudson, premier flic noir de la ville, qui s'interroge sur les agissements de cette petite frappe. Élie Robert-Nicoud plante son décor. Et il est très Elmore Leonard dans l'esprit. Peut-être bien que le traducteur du romancier américain de Detroit est influencé par son travail. Mais il y ajoute son art de la littérature de la boxe. Alors, on savait depuis 2017 et la publication de *Scènes de boxe* (Stock puis repris en poche dans la collection « Rivages-Noir ») comment l'auteur était capable de nous immerger dans des légendes sportives avec un souffle caractéristique. On savait également que la boxe et la pègre sont intimement liées (*Ce que cela coûte*, de Wilfred Charles Heinz ou encore *Night Train*, de Nick Tosches). Mais on ne connaissait peut-être pas le fait divers qui s'est déroulé en marge de ce combat, le 26 octobre 1970, entre Mohamed Ali et Jerry Quarry. Car après le match, toute la pègre s'est progressivement acheminée vers cette maison à l'écart de la ville. Cinq braqueurs, cinq frappa-dingues, étaient derrière la porte arme au point. Et ils ont braqués deux cents gangsters noirs, qu'ils ont entièrement dévêtus avant de les parquer dans la cave de la maison et de se faire la malle avec un joli pactole. Le fait divers est véridique. Il est tarantinesque. C'est la pierre angulaire de ce roman très documenté d'Élie Robert-Nicoud. L'écriture est captivante, enivrante. Le texte regorge d'éléments contextuels. D'anecdotes. De pensées. Élie Robert-Nicoud est un témoin muet qui donne

Suite page 3

# LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

## VOYAGE EN TRAIN AVEC PERGE & RIVIERE, SCHWARTZMANN et FALLER

Profitons de ce long voyage en train pour préparer la chronique de la Tête en Noir ! Commençons par le Masque new-look vert pétant (!) avec sa mignonne guirlande de petits tacots : « **Agatha, es-tu là ?** » de **NICOLAS PERGE & FRANÇOIS RIVIERE** élu « *Prix du Masque de l'Année Français* »... En moins d'une demie heure, on s'est fait une opinion : ce n'est pas un roman genre vintage, c'est pire : un monument de maladresses et d'idioties. Par quel mystère Rivière qui vieillit doucement avec sa Reine du Crime a-t-il pu s'allier avec Perge « touche-à-tout insatiable s'illustrant depuis plusieurs années dans divers domaines : la télévision, le cinéma expérimental, l'art et, plus récemment, l'écriture. » ? Comment se sont-ils répartis le boulot ? Rivière pour la logorrhée et Perge pour les ciseaux ? Premier mauvais point, la comptine anglaise « *Hide and Seek Mrs Christie ?* » datée de 1927 qui ouvre le livre est totalement inventée ! D'ailleurs, qui irait écrire une comptine pour enfants sur une romancière ayant fait un burn out en 1926 ? On soupçonne Rivière d'avoir eu cette idée lors d'un atelier d'écriture avec les élèves de 6ème du collège d'à-côté. Pitch du bouquin : Agatha Christie fait une fugue au volant de sa voiture qui est retrouvée vide. Conan Doyle va mettre en place des conversations spirites pour retrouver sa collègue. Dixit la quatrième de couv. les auteurs s'inspirent « de faits réels ».

Oui, Agatha Christie s'est planquée dans un hôtel sous le nom de la maîtresse de son mari. Oui, il y avait des journalistes sur le coup. Oui, Conan Doyle, fervent du spiritisme, a apparemment convoqué un médium pour « travailler » sur un gant agathien tandis que Dorothy Sayers et Edgar Wallace enquêtaient.

On peut trouver un article concis sur la fameuse disparition de Christie sur le site de Vanity Fair

<https://www.vanityfair.fr/culture/voir-lire/story/la-disparition-dagatha-christie-ce-mystere-qui-na-jamais-ete-resolu/12462>

Hélas, on ne fabrique pas un livre en touillant ces ingrédients n'importe comment et en versant la mixture dans des petites coupelles-chapitres écrits avec les pieds. Descriptifs poétiques inutiles comme cette scène ridicule des cygnes aux pattes gelées dans l'eau que le fils de Conan Doyle et sa bonne tentent de sauver. Tombeaux de personnages soit disant typiques non développés ; rien n'accroche, tout est ridicule, mal gaulé, fatiguant. Aucun dialogue ne vaut le coup, tout est nappé du sirop fade d'un style sans âme. Aucune scène n'aboutit car caviardée comme fait exprès. La lecture est aberrante. Ce doit être un concept : Perge&Rivière ont écrit un anti-roman policier historique !

D'abord sorti en grand format, le voilà ressorti en petit format à 9,10 €, auto promu Masque de l'année par un large bandeau jaune très pétant aussi. On se pince.

On n'est même pas à Nantes dans le doux balancement du TGV qu'il faut déjà sortir de la valise le deuxième roman prévu au cas où... On aime la photo de couverture avec néons, palmiers et cocktails spécial vacances sur fond très noir de « **Pension complète** » de **JACKY SCHWARTZMANN** dans la collection poche Policier-Points du Seuil. Le héros narrateur est Dino Scala, racaille né dans une banlieue. A 25 ans, il a suivi un pote au Luxembourg où il a rencontré, à la faveur d'une éclipse (excellente scène!), une très très riche dame de trente-deux ans son aînée dont il est devenu l'amant-protégé-gigolo. Aujourd'hui, à 45 ans, c'est lui qui raconte cette histoire d'amour qui finit mal après vingt ans de vie commune. Dino vit dans son cocon douillet quand la mère centenaire de sa maîtresse vient vivre à la maison. Sous tension avec la vieille, lors d'un passage dans la boîte à putes de sa copine la grosse Tania, il pète un plomb et flanque un coup de boule au « conseiller patrimonial » de sa maîtresse qui, fin saoul, l'a traité de sous-merde en l'appelant madame. Un très arrangeant flic luxembourgeois lui conseille d'aller se faire oublier, le temps de l'enquête, à St Tropez sur le yacht de sa bourgeoise. Dino file au volant de sa Mercedes C63 AMG Black Serie qui tombe en rade avant La Ciota. Obligé de confier son bolide à un garagiste dépassé, Le temps des réparations, Dino emménage dans un bungalow du camping





popu Les Naïades juste à côté d'un mec très classe dont le véhicule est une Bentley Continental GT cabriolet... Né en 1972, le Français Jacky Schwartzmann a publié plusieurs romans et scénarios. Il ne manque pas d'imagination. Ici, le voisin à la Bentley est un écrivain qui a eu le Goncourt, venu s'imprégner aux Naïades du prolo européen en vacances...

Un ado hollandais mort dans la piscine gâche un peu l'ambiance (plus tard ce sera une Anglaise noyée dans son vomi) mais qu'à cela ne tienne : Dino et son nouvel ami éclusent des mojitos au bar ringard du camping, descendent des bières sur leur mini terrasse et dissertent en regardant la baie en contre-bas. On aura compris que Schwartzmann travaille sur le poncif, la charge et la farce sociale. Le découpage pêche avec tous ces personnages luxembourgeois du premier tiers du livre qui disparaissent soudain pour laisser place au one man show de l'écrivain nonchalant. Mais ils reviennent à la fin. Le style, certainement très travaillé et littéraire est souvent un peu (ou trop) en décalage avec l'action. Comment adhérer aux états d'âme de Dino, à ses réflexions sociologiques, à ses piques cyniques bref, à son discours quand le scénario est aussi abracadantesque ? Il y a un hiatus entre ce qui est dit par Dino et ce qui est traité par Schwartzmann. Son écrivain est du genre Frédéric Beigbeder (né à Neuilly) car seuls, les vrais décadents peuvent autant bafouer la morale bourgeoise car ils la connaissent de l'intérieur. Son écrivain le fait d'ailleurs et c'est donc lui qui aurait dû être le narrateur et non Dino l'ex racaille au cul entre deux chaises.

Lyon ! Changeons de roman. Voilà « **En fin de comptes** » de **ROGER FALLER**, un vieux « Spécial-Police » de 1977. Excellent dans sa structure novatrice, plein d'humour et de rebondissements avec seulement trois personnages principaux (la veuve d'un entrepreneur, son fils mineur, son amant comptable) tour à tour narrateurs. Les *comptes* sont ceux que le notaire va régler, au titre de la succession de son père, au jeune Jean-Claude, 17 ans, quand il va atteindre sa majorité. Mais ce sont aussi les *comptes* que Jean-Claude va régler avec sa mère et l'amant comptable... Succulent ! Mais voilà déjà la gare TGV d'Avignon ! On parlera de ce dernier titre dans « **La Tête dans le Rétro** ».

**Michel Amelin**

## Suite de la page 1

beaucoup la parole. Bien sûr, l'histoire ne s'arrête pas là. Elle continue. Que sont devenus ces gangsters de seconde zone qui ont eu l'outrecuidance de braquer la pègre afro-américaine ? Avaient-ils une chance de s'en sortir ? L'auteur nous permet de suivre quelques trajectoires, et elles semblent toutes similaires. Il n'en demeure pas moins que cette histoire est magnifique, homérique et tragique.

### Périgord noir

Le tragique, c'est aussi ce qui tient à cœur à l'auteur quand il signait ses romans noirs du nom de plume de Louis Sanders. Régulièrement, de vieux « Rivages-Noir » sont remis à l'honneur. C'est le cas ce mois-ci de *Comme des hommes* (« Rivages-Noir » n° 366). Avec ce récit, on s'éloigne de la boxe et on entre dans un Périgord de taiseux où un drame couve. John et Georgia sont un couple d'Anglais venus s'installer dans la vieille ferme des Dejean pour des raisons économiques. Louis Sanders nous dresse différents portraits de paysans liés par les liens du sang, qui parfois se haïssent, souvent se taisent et s'offrent toujours l'apéro (avec des problèmes d'héritage et des mariages d'intérêt). John et Georgia, eux, fraient avec d'autres Anglais. Font beaucoup la fête. Boivent et fument. Mais l'argent finit par manquer et John retrouve un travail qui l'emmène régulièrement à Londres. Les affres de la jalousie commencent à s'immiscer (on saura que Georgia a été infidèle en Angleterre). Il ne sait pas ce que fait sa femme en son absence. Il téléphone, elle ne répond jamais. Alors un beau jour, il pète les plombs, fait semblant de partir et s'installe dans une grange pour observer sa maison. Le drame est inévitable et va se dérouler sous les yeux de ces campagnards qui eux aussi vivent un drame qui va percuter le leur). Ce qui détone dans ce roman à mi-chemin entre les ambiances à la François Mauriac et le traitement de la jalousie par Boileau-Narcejac, c'est bien ce calme dans l'écriture, qui prend tout son temps. L'atmosphère est pesante. L'ambiance s'alourdit à mesure que l'écriture minutieuse, méticuleuse, précise de l'auteur s'attarde rendant le roman irrespirable. Le terroir, c'est noir !

**Julien Védrenne**

*Deux Cents noirs nus dans la cave*, d'Élie Robert-Nicoud (Rivages, « Littérature francophone »)

*Scènes de boxe*, d'Élie Robert-Nicoud (Rivages, « Rivages-Noir » n° 1078)

*Comme des hommes*, de Louis Sanders (Rivages, « Rivages-Noir » n° 366)

# MARTINE LIT DANS LE NOIR

**L'oiseau bleu d'Erzezoum, de Ian Manook - chez Albin Michel.** Ian Manook, alias Patrick Manoukian, aborde dans son dernier livre paru chez Albin Michel l'histoire de l'Arménie. Le drame devrait-on dire à tout le moins. Il l'aborde par le biais d'une sorte d'auto-fiction. Auto comme autobiographie car c'est l'histoire familiale qu'il relate à travers le personnage de sa grand-mère. Fiction parce que c'est l'histoire de son peuple qu'il transmet en empruntant des parcours à des personnages rencontrés à qui il confère une dimension romanesque. A qui il donne une mémoire.

Dès les premières pages, on comprend tout ce que cette histoire a de tragique et d'insoutenable. Les scènes sont rudes. Mais elles ne sont pas le fruit de l'imagination. Elles ne sont pas l'acmé d'un film d'horreur. Elles ne donnent pas dans la complaisance sordide. Ces exactions ont bel et bien existé. Les faits sont avérés, n'en déplaise aux négationnistes de tous bords. La barbarie n'a pas de nationalité, pas de frontière. Ici, elle s'exerce contre deux fillettes, leur père on ne sait où, leur mère morte sous leurs yeux. L'insurmontable dont elles se relèveront vaille que vaille et qui, in fine, donnera la force aux deux sœurs de vivre debout.

On retrouve dans ce livre tout ce qui fait l'engagement de Ian Manook et qui sous-tend toute son œuvre : l'empathie, l'humanité, le combat pour la liberté. (543 p. – 21.90 €)



**La fin des hommes, de Christina Sweeney-Baird, chez Gallmeister.** Etrange ce livre qui, écrit en 2018, se déroule en 2025 alors qu'une pandémie touche l'humanité tout entière. Enfin, la moitié de l'humanité puisque le virus n'est létal que pour les hommes. 10% seulement survivront. Le foyer de cette catastrophe sanitaire naît en Ecosse où Amanda, médecin, traite le patient zéro. Les conséquences de la catastrophe sani-

5 marques  
pages contre 3 € (port  
compris)  
en chèque  
à l'ordre de  
J-P Guéry  
à l'adresse  
de La Tête  
en Noir



taire sont vite palpables. Outre le traumatisme humain, c'est une grande partie de l'organisation, de l'économie, des infrastructures qui se retrouve handicapée par l'absence, pour maladie ou pour décès, des hommes. Cette maladie les touche quel que soit leur âge. Les femmes, vecteurs mais non malades, voient ainsi disparaître compagnons, maris, fils, père, frères, amis. Dans son livre, l'auteur donne essentiellement la parole aux femmes. Elles sont médecin, chercheuse, enquêtrice, gouvernante, mère de famille et livrent des témoignages à la fois très intimes – et donc de portée universelle – et professionnels. On en reste sidéré. (25.50 €)

**Le grand monde, de Pierre Lemaître – chez Calmann-Lévy.** On a encensé ici, et bien avant qu'il reçoive le Goncourt – le « Au revoir là-haut » de Pierre Lemaître, premier livre de la trilogie courant du 11 novembre 1918 à la deuxième guerre mondiale. Le voici avec une autre trilogie annoncée qui parcourra les 30 Glorieuses. Le premier tome de cette saga démarre en 1947. Il donne chair à la famille Pelletier, installée à Beyrouth où le père, Louis, tient une fabrique de savon. Des 4 enfants, 3 fils et une benjamine, aucun ne reprendra l'entreprise familiale, préférant d'autres chemins à leurs yeux moins glissants.

Dès le départ, Pierre Lemaître, dont les polars sont toujours admirablement bien construits, tricote une intrigue dans laquelle les fils seront inévitablement imbriqués. On lit ce livre, on tourne les pages, on découvre les chapitres à la façon d'un feuilleton (un genre que l'auteur affectionne). On suit les événements, on fait le lien si on a lu la trilogie précédente (mais ne pas avoir lu ne nuit en rien à la compréhension de l'histoire). On admire la mécanique même si elle est, parfois, un peu trop prévisible.

Comme d'habitude, c'est habile, drôle, machiavélique, sanglant. (580 p. 22.90 €)

**Martine Leroy**

# ENTRE QUATRE PLANCHES

La sélection BD de Fred Prilleux

Noir intégral : recueils 1 et 2 / Emmanuel MOYNOT et DIETER

(Les Enfants Rouges)

**Loués soient les Enfants Rouges ! Cette discrète mais valeureuse maison d'édition a eu l'excellente idée de rééditer quatre albums polar d'Emmanuel Moynot et Dieter, en deux volumes aux couvertures élégantes. Petits extraits de la préface au tome 1, rédigée par votre serviteur.**

Dieter, qui partage avec son dessinateur les mêmes goûts littéraires et cinématographiques l'affirme : « *Le polar, noir ou autre, est à la base de mes lectures même s'il m'emmène depuis un bout de temps sur des chemins éloignés : Italie, Suède... Alors travailler un récit noir me paraît naturel. Pour les films, j'aime ceux tournés chez nous des années 50 à 70 – qu'importe le metteur en scène – du moment que l'on voit passer une traction, un tube, qu'on puisse longer des immeubles lépreux, des palissades goudronnées et rencontrer des gueules, des deuxièmes cou-teaux, des seconds rôles. Le vrai Paris quoi !* »

Des personnages que les auteurs fétiches du duo (Chandler, Hammett, Thompson ou encore Léo Malet) n'auraient certainement pas reniés : on croisera dans le premier volume Denis, le musicien un brin looser soudain aux portes du succès (*Qu'elle crève la charogne!*) et un thanatopracteur tueur en série, qui semble savoir faire la part des choses « Allez surtout pas croire que c'est pour ça que je tue des gens... J'y ai déjà réfléchi, ce sont deux choses bien distinctes » (*Bonne fête, maman*). Dans le second volume, place aux tranches de vie de Sandro, peintre qui a abandonné les toiles blanches pour les tapis verts du poker (*Pendant que tu dors, mon amour*) et de Martin et Audrey, un jeune couple de paumés à la dérive (*À quoi tu penses ?*) À chaque fois, ces hommes en plein doute vont croiser des femmes sur leur chemin, à la fois leur porte de sortie vers la lumière, et... voie

expresse pour leur chute finale. Les femmes fatales chères au roman et au cinéma noir ? Il n'est pas interdit d'y penser, mais c'est encore plus sûrement du côté de la lâcheté et de la fuite en avant masculines que penche le noir de Moynot et Dieter. « Si seulement on pouvait

me dire ce que je dois faire... si seulement quelqu'un pouvait me prendre par la main et résoudre tout pour moi... Je sais pas... » (*À quoi tu penses?*). Et quel est le moteur de toutes ces vies déglinguées, le dénominateur commun à ces histoires noires, à ces trajectoires tragiques ? L'amour, toujours l'amour, « même s'il prend des formes détournées, alambiquées » (Dieter). L'amour ou plus précisément « *L'exploration de la méprise amoureuse, certainement.* » (Moynot).

Des états d'âme universels et intemporels, des intrigues poisseuses : vingt ans après leur première publication, ces bandes dessinées ont gardé toute leur saveur et toute leur puissance narrative... et visuelle ! Le trait réaliste de Moynot fait toujours merveille, tout comme son traitement – coloré – du noir et blanc, idéal pour ces atmosphères pesantes, tendues, ou plus simplement grisâtres des quotidiens difficiles... Pour cette réédition, la couleur gagne encore un peu de place comme le précise Moynot : « *J'ai effectivement ajouté quelques notes colorées à Bonne fête, maman ! à la demande de l'éditrice, pour l'homogénéité du premier volume. Je m'y suis d'autant plus volontiers plié qu'il était prévu, lorsque le livre a initialement été conçu pour les Éditions Vents d'Ouest, qu'il soit mis en couleur dans le même esprit que Qu'elle crève, la charogne ! (...)* »

De la couleur, un peu, du Noir, tout le temps : bienvenue dans les nuits blanches d'Emmanuel Moynot !

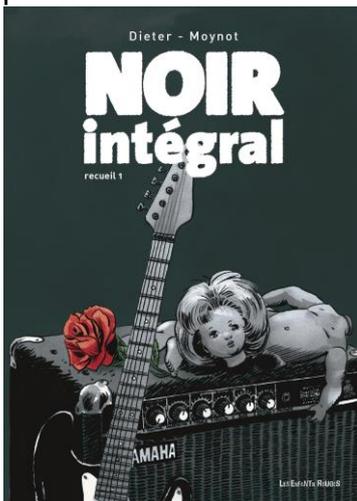
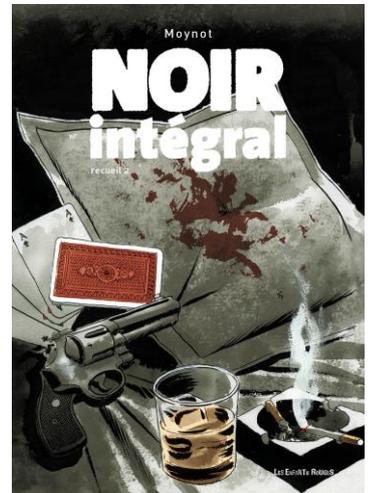
**Fred Prilleux**

**Noir Intégral – Recueil 1**

Scénario Dieter et Moynot, dessin Moynot - 112 pages couleurs – Les Enfants Rouges, 2021 - 18 €

**Noir Intégral – Recueil 2**

Scénario et dessin Moynot - 168 pages noir et blanc – Les Enfants Rouges, 2022 - 18 €



**Le carré des indigents, d'Hugues Pagan. Rivages/Noir.1973.** L'inspecteur Schneider, vétéran de la guerre d'Algérie et flic ingérable pour sa hiérarchie, cultive l'art des investigations menées selon les règles et son intégrité n'a d'égale que son mépris pour les carriéristes et les faux-culs. Revenu dans la ville de sa jeunesse, il enquête sur le meurtre sans mobile apparent d'une gentille adolescente. Confronté aux mesquineries de la hiérarchie, à la guerre des services, meurtri dans sa chair et dans sa tête, Schneider doit affronter les démons d'un passé douloureux mais avance avec détermination, en vrai meneur d'hommes et en policier endurci. Ancien policier lui-même, scénariste à succès et romancier hors pair, Hugues Pagan promène son flic désenchanté dans une France pompidolienne, autoritaire et raciste. Véritable esthète de l'écriture noire et poétique, il parsème son récit de bouleversants moments d'émotion pure. Un roman noir exceptionnel ! (444 pages – 20.50 €)

**Nos vies en flammes, de David Joy. Sonatine.** Ray est un vieil homme veuf et simple qui vit reclus dans une ferme isolée des Appalaches(USA) et supporte les errances et méfaits de son fils complètement happé par la drogue. Même le règlement d'une grosse dette n'évitera pas le pire et Ray n'est plus en capacité de pardonner. Sur son chemin, il trouvera des dealers implacables et des junkies obnubilés par l'obligation de trouver chaque jour des centaines de dollars. Si le thème du père qui se rebelle contre les trafiquants de drogue est convenu, son traitement mérite ici toute notre attention, et principalement la dimension psychologique des personnages principaux. David Joy ressent littéralement les affres de ses contemporains frappés par la misère sociale et ses romans noirs sonnent toujours très justes. (346 pages – 21 €)

« **La petite ritournelle de l'horreur** » de **Cécile Cabanac. Fleuve Noir.** En brisant la cloison d'un pavillon qu'il rénove, un brave homme découvre le cadavre récent d'une adolescente. Deux autres jeunes cadavres compléteront le sinistre inventaire dans cette maison de l'horreur qui autrefois accueillait des enfants de la DASS. C'est d'ailleurs la seule piste pour la commandant Virginie Sevrin et son adjoint Biolet qui vont recenser et interroger tous les enfants encore vivants. Il ressort rapidement des investigations que les parents aujourd'hui décédés de cette famille d'accueil étaient de sombres bourreaux, seuls les enfants victimes peuvent orienter les re-

cherches vers des complices responsables des crimes récents. Chaque enfant retrouvé relance l'enquête dans une direction, multipliant les pistes et plongeant les policiers toujours plus profondément dans l'abject. Rythmé et construit comme une série policière de télévision, ce roman très très noir explore avec force un vrai problème de société : Quel avenir et quelle protection pour les 140.000 enfants placés chaque année par la justice en France ? (475 p. – 19.90 €)

**Raser les murs, de Marc Villard. Joelle Losfeld Editions.** Victime de la dictature du roman, la nouvelle est sous-représentée dans le milieu de l'édition alors que de talentueux auteurs en ont fait avec bonheur leur marque de fabrique. Ainsi Marc Villard, dont on peut lire les nombreux romans noirs dans différentes collections, est-il un fervent défenseur du genre et son dernier recueil est un modèle du genre. Bien sûr, les textes suinte la tristesse et le chagrin à chaque page mais Marc Villard possède ce don de faire aimer ses personnages de losers, de victimes potentielles, de flics border line, de stripteaseuses fatales. Sur fond de jazz et de blues, du 10<sup>e</sup> arrondissement à un bled de l'Arizona, de Pigalle à Nice, traversant les époques et provoquant de solides rencontres avec des personnages réels (Matisse, Art Peper) Marc Villard réinvente le désespoir. (184 p. – 17.50 €)

**Prière pour les voyageurs, de Ruchika Tomar. Editions La Croisée.** Dans un petit village perdu dans le désert du Nevada, Cale, très jeune adulte et narratrice, s'occupe de son grand-père malade tout en assurant le service dans un dîner local. Elle fait équipe avec Penny qu'elle connaît depuis l'enfance et avec qui elle entretient de vrais liens d'amitié. Aussi quand Penny disparaît brutalement, Cale va s'investir dans sa recherche, suppléant l'apparente incompetence de la police et démontrant une force de caractère singulière. Dans un décor oppressant de désert ingrat, de caravanes miteuses, de personnages rustres au triste destin tracé d'avance, la quête de Cale suscite l'émotion qui emporte tout sur son passage. Nourrie de flash-backs livrés selon un ordre prévu pour dérouter, le récit de Cale révèle petit à petit l'insupportable vérité. Récompensée par le prestigieux prix américain Pen Hemingway Award, cette intrigue noire et étouffante est tout simplement fascinante et révèle une romancière délicate au style raffiné et abouti. (416 pages – 22 €)

Jean-Paul Guéry

# LE BOUQUINISTE A LU

## « ... et il est tombé dans le Pouy »



J'ai fait la connaissance IRL de JB lors d'un festival imaJn'ère dont j'étais encore le président. Sa réputation de saltimbanque incontrôlable de la Noire l'avait précédé. Mais on m'avait déjà fait le coup avec Philippe Caza et je savais qu'une réputation est un carcan dont il est parfois difficile de s'extraire. J'étais venu avec le petit Chardonay des frères Denis au Mesnil comme calumet de la paix et le courant est très vite passé : tous deux anarchistes de cœur et ayant entre autres comme amis en commun le vénéré Jean-Paul Guéry et Antoine de Kerverseau (dit ADK, créateur de la Baleine et de plein d'autres choses). L'homme s'est révélé très vite comme un écorché au cœur énorme, doté d'une vive intelligence et à l'humour acéré. Malgré la fatigue liée à son état de santé, il a porté au festival ce brin de folie intellectuelle (ce n'est pas un gros mot), plein d'empathie et de sarcasmes souvent auto-infligés. Vous trouvez cela ressemble à une déclaration d'amour ? Ça tombe bien !

Ses deux derniers romans dont je vais parler ici ont pour point commun la disparition inexpiquée d'un être aimé. Et je ne commenterai pas !

À la **Série Noire** : « **La Mère Noire** » a été co-écrit avec l'indispensable Marc Villard (encore un engin celui-là !). JB s'est chargé de la première partie et Marc de la seconde. Il s'agit, concernant Pouy d'un papa, Jean-Pierre et de sa fille Clothilde dite Cloclo, pas huit ans mais apprentie femem à la répartie corrosive. Les deux vivent à Paris dans un appartement où Jean-Pierre vit modestement de sa peinture qu'il considère

comme un travail souvent astreignant. La maman et partie en Inde à la naissance de sa fille laissant les deux se débrouiller seuls avec un certain succès. Jean-Pierre possède une gare désaffectée en Bretagne où il part avec sa fille en vacances. Mais des militants souhaitent rouvrir cette gare afin de faire perdurer les lignes de campagne. L'ambiance est festive, une vieille locomotive sert à déplacer tous ces militants qui sympathisent avec les deux parisiens. Malgré l'attention du père, un drame aura pourtant lieu. Marc Villard nous explique dans la seconde partie que la maman n'est pas en Inde, c'est un conte du papa à destination de Cloclo. Elle a mal tourné et finit en maison de repos...

JB Pouy démarre de manière lumineuse pour une conclusion sombre, Marc Villard reste dans la noirceur avec un rayon de soleil terminal.

Chez **Gallimard** « **La noire** » : « **En attendant Dogo** ». Dogo est le frère de Simone, surnommé ainsi du fait de sa tendance à être régulièrement en retard, en hommage à la pièce de Becket. Un homme que l'on pourrait qualifier d'insignifiant, vivant avec brio, doté de parents et d'une sœur qui lui servent d'ancre sociale. Sauf que brutalement Dogo disparaît. La police enquête en suivant les traces habituelles : carte de crédit, téléphone, etc. Rien ! Volatilisé. Six mois se passent et sous les conseils sociétaux d'un aloi douteux les parents commencent à faire leur deuil. Pas Simone ! Elle se débrouille pour prendre congé de son poste d'infirmière libérale et se lance dans une enquête à partir d'éléments disparates trouvés dans le logement de son frère dont quelques chiffres. Comme vous pouvez l'imaginer, rien n'est simple et les pistes foireuses s'accumulent jusqu'au moment où...

Beaucoup de Pouy dans ce roman en passant, sans jamais trop en faire, sur la situation sociétale actuelle : climat, appétit de lucre, réfugiés ruraux... La conclusion amère de ce roman est à l'image de notre société actuelle.

Noir, c'est noir. Mais il reste de l'espoir puisqu'autour de nous il existe, et plus qu'on ne le croit, des personnages comme Jean-Bernard Pouy.



contact

Jean-Hugues Villacampa

# LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

## Mouvances noires

En 2020, année peu propice à la littérature, sort *Le Réveil de la bête* de Jacques Moulins, à la Série Noire. De l'auteur on ne sait pas grand-chose (ancien journaliste, premier roman), un peu comme les personnages qui sont traqués dans son roman. Un an plus tard, toujours chez le même éditeur, sort *Retour à Berlin*, qui est la suite directe du premier roman. Nous allons donc tenter de vous en dire plus sur ces deux livres sans rien vous spoiler.

« *Nous sommes désormais en mesure d'affirmer qu'il existe une organisation, dotée de ramifications dans plusieurs pays de l'Union, qui fournit des fonds, des services d'ordre et des solutions informatiques pour leur propagande à des associations et mouvements extrémistes. Son objet est d'influencer des millions de citoyens européens dans leurs choix démocratiques, à la fois par la diffusion de fake news et par l'organisation de manifestations violentes, voire insurrectionnelles. Cette organisation est criminelle à plus d'un titre* ».

Ainsi Denis Salvère présente-t-il l'avancée de son travail au conseil de direction d'Europol. Salvère est directeur du département de l'antiterrorisme et il traque ces groupes « appelons-les ultranationalistes », aux méthodes « proches de celles de la mafia » dont les buts sont particulièrement effrayants et graves pour la démocratie. Ce que Salvère résume très bien par un « *Si l'Europe devient un club de loisirs pour dirigeants nationalistes qui ont réussi à ossifier les pouvoirs judiciaire, exécutif et législatif de l'Union, Europol n'aura plus aucune raison d'être, et la défaite nous réduira à une bureaucratie inefficace* ».



Sur plus de 700 pages, on sent Salvère et son équipe complètement démunis face à ces groupes mouvants, dont les alliances se créent au fur et à mesure des projets qu'ils montent. On voit la difficulté à appréhender ce nouveau terrorisme et encore plus à le contrer. On entre au cœur du fonctionnement d'Europol, ses luttes de pouvoir, ses guerres politiques et idéologiques

« une lutte feutrée existait depuis peu à Europol entre les tenants d'une action spécifique à mener contre le terrorisme de l'ultra-droite européenne et ceux pensant que ça relevait de questions politiques nationales hors du champ des compétences d'Europol ».

Mais le roman ne se résume pas qu'à ça, il est aussi un superbe portrait de personnages. Que ce soit Salvère à la personnalité complexe et tourmentée, son équipe (en particulier Elsa Minelli), Maryam Binebine, informatrice assassinée et Salima Duval, sa meilleure amie, ou « de l'autre côté », Milosz et Lenka, tous les protagonistes sont fouillés et l'auteur prend le temps de leur donner un passé, précis, fouillé, par petites touches et de tisser de forts liens entre eux.

En ces temps électoraux, cette lecture, dense et aussi passionnante qu'angoissante, est salutaire. Intelligente, elle permet de comprendre quelques mécanismes déstabilisateurs à l'œuvre dans nos démocraties.

**Christophe Dupuis**

Jacques Moulins, *Le Réveil de la bête* (2020), *Retour à Berlin* (2021), Gallimard.

### EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BR

« *Peter punk au pays des merveilles* » de Danü Danquigny. Série Noire Gallimard. En sortant de prison, Desmond Sasse est bien décidé à se faire discret mais il c'est sans compter sur la poisse qui le mêle au meurtre d'un conseiller régional et directeur de l'office HLM. Certes, il a connu Merle, le principal suspect, dans une autre vie, mais convaincre les flics de sa bonne foi est un peu compliqué. Alors Desmond prend les devants, fouine dans la vie de Merle et devient rapidement la cible d'une bande de malfrats sans foi ni loi. Sauvé par une détective privée qui n'a pas froid aux yeux, notre héros reprend du poil de la bête et contre-attaque. Déjà remarqué pour son premier titre (les Aigles endormis, même collection), Danü Danquigny nous livre une Série Noire comme on les aime, avec un héros cabossé, une intrigue criminelle bien ficelée et un regard sans concession sur notre société. (280 p. – 19 €)

**Jean-Paul Guéry**

# AUX FRONTIÈRES DU NOIR

*Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien...*

**Les loups / Benoît Vitkine, Les Arènes (Equinox).** Février 2022.

**Kiev, juin 2012.** Ce roman journalistique se déroule en partie durant les trente jours entre l'élection et l'investiture d'Olena Hapko nouvellement élue présidente de l'Ukraine en juin 2012. *Les loups* est un véritablement roman, même si le personnage d'Olena Hapko est très fortement inspiré de Ioulia Tymochenko, dite « la Princesse du gaz », vice-Première ministre chargée du Fioul et de l'Énergie de 1999 à 2001, puis nommée Première ministre de l'Ukraine suite à la Révolution orange.

Benoît Vitkine lie le destin de ces deux femmes, nées en 1960, par un passé commun controversé suite à des contrats énergétiques douteux signés avec la Russie. Mais si Olena, dite « La Princesse de l'acier » et qui se fait appeler « La Chienne » est en passe de devenir présidente, la véritable Ioulia, elle, ne l'a jamais été.

C'est ce passé encombrant pour Olena Hapko que ses adversaires vont essayer de faire remonter à la surface pour discréditer la future présidente, la faire chuter et faire invalider son élection. « La Chienne » a trente jours pour affronter « les loups », oligarques ukrainiens puissants dont les fortunes colossales ont été le plus souvent acquises grâce à l'influence de la Russie, ses services secrets et Vladimir Poutine en personne. Ces oligarques influents et avides voient d'un très mauvais œil leurs privilèges et leurs pouvoirs se réduire comme peau de chagrin par les nouvelles mesures de nationalisation que veut mettre en place Olena Hapko au profit du peuple ukrainien. Par ailleurs les enjeux économiques et politiques sont également vitaux et primordiaux pour Le Président russe. Pour lui, il est tout simplement impensable de voir l'Ukraine s'émanciper et se tourner vers l'Europe et à travers le dossier gazier voir son emprise diminuer vis-à-vis de ce voisin qu'il considère encore comme une province de la Russie. Pour Vladimir Poutine « *l'idée même de peuple ukrainien est une vue de l'esprit. Les Ukrainiens ne sont rien de plus qu'une copie, certes un peu brouillonne, des Russes.* » .

Véritable récit journalistique également, car Benoît Vitkine, Prix Albert Londres en 2019, est correspondant du journal *Le Monde* à Moscou. Spécialiste des pays de l'ex-URSS et de l'Europe de l'Est, il décrit en détail les rouages de la corruption omniprésente des oligarques ukrainiens ain-

si que leurs férocités luttes intestines pour rester au pouvoir et en tenir tous les leviers soutenus en sous-main par la Russie. Ce roman, bien que situé juste avant les accords de Minsk signés en 2014, est au cœur de l'actualité la plus brûlante de ce mois de février 2022. Il éclaire,



mieux qu'un essai, l'importance géopolitique qui se joue actuellement entre l'Ukraine et la Russie. Il démontre de façon réaliste et passionnante la situation entre nationalistes et séparatistes pro-russes au sein même de l'Ukraine et l'engrenage guerrier qui en résulte.

A lire également *Donbass* le très bon *premier roman de Benoît Vitkine*, paru en 2020 chez le même éditeur, qui relatait la vie d'une petite ville minière *sur la ligne de front*, au cœur de la guerre larvée du Donbass en 2014 dans laquelle sévit *un psychopathe tueur d'enfants*.

**Alain Regnault**

## EN BREF... EN BREF... EN BREF... E

« **Le lac de nulle part** » de Pete Fromm. Ed. Gallmeister. Quand leur père un peu perdu de vue leur propose une randonnée d'un mois en canoë sur les grands lacs canadiens, Trig et sa sœur jumelle Al imaginent revivre une dernière fois les virées héroïques de leur jeunesse. Complètement coupés du monde, les trois pagayeurs s'enfoncent dans le labyrinthe des lacs retrouvant leur dynamisme et leur complicité d'autrefois mais le mauvais temps d'automne va tout remettre en question. Perdus dans l'immensité, confrontés au comportement erratique de leur père, Trig et Al se rapprochent l'un de l'autre et font bloc comme autrefois. Leur passé leur revient brutalement en pleine face. Dans le cadre majestueux des terres sauvages près de la frontière canadienne, Pete Fromm nous livre un formidable roman sur le fragile équilibre familial. (446 pages – 24.60 €)

**Jean-Paul Guéry**

# LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

## Un début d'année très français

Avec *Les derniers jours des fauves*, Jérôme Leroy poursuit la route tracée par *Le bloc* et *L'ange gardien*.

On est en France, aujourd'hui, un aujourd'hui un peu différent, mais pas tant que ça. Une épidémie déboussole le monde entier, les canicules se succèdent. Nathalie Séchard, arrive à la fin de son mandat de présidente. Elle a gagné en 2017 à la surprise générale, contre Le Bloc, en lançant Nouvelle Société, un mouvement parti de rien, qui ratisse large, un peu à gauche, beaucoup à droite. Et elle ne compte pas se présenter aux prochaines élections. Resteront deux candidats possibles sortis de son gouvernement. L'écologiste gentil et frustré (par son réel rôle), Guillaume Manerville, ou son ministre de l'intérieur, proche de la droite dure et de l'armée, Patrick Beauséant. Dans cette France qui crève de chaud et voit les antivax et l'extrême droite rivaliser de provocations, voire d'agressions, des destins vont se croiser. Clio, fille de Guillaume Manerville, normalienne brillante, proche des milieux très à gauche, Lucien Valentin, écrivain en herbe et fauché, avec qui elle est en couple depuis peu, des flics, des politiques, des bas de front du Bloc, et Le Capitaine, mystérieux ange gardien de la famille Manerville. Les acteurs sont en place, la représentation peut commencer, tout le monde ne verra pas la fin.



Jérôme Leroy a dû bien s'amuser à construire cette France si proche de la nôtre tout en étant différente. On sent cet amusement, et il est communicatif. Le lecteur sourit beaucoup et prend un vrai pied de lecture immédiate, au premier degré. Un plaisir d'autant plus grand que l'écriture est un vrai régal, vive, enlevée, fluide, elle paraît évi-

dente, elle enchante, secoue le lecteur, l'interpelle, le fait sourire, râler, se souvenir ... L'auteur manie aussi bien l'ironie que l'émotion, jamais dupe mais toujours au plus près des personnages. Des personnages d'une richesse et d'une humanité enthousiasmantes. Et puis il y a la situation décrite, et là encore Jérôme Leroy s'amuse et se fait plaisir à dire, sans discours mais par la force des descriptions et de l'intrigue, ce qu'il pense de notre belle époque. Mépris de la classe politique de NS pour les pauvres ; avidité des plus riches ; stupidité des complotistes ; connerie des chaînes d'extrême droite ; manipulation des réseaux sociaux ; et j'en passe ... Ça aussi c'est un grand plaisir de lecture. Ajoutez quelques pages sensuelles de pure beauté dans les rares moments de calme au milieu de la tempête, et vous aurez compris que c'est un des romans à ne pas manquer en ce début d'année.

Une jolie découverte : *Nueve quatro* de Nicolas Laquerrière.

Ratigny dans le 94. Henri, veuf, comptable à la retraite s'ennuie un peu dans son pavillon. Il boit du coca, entretient son diabète et râle après le monde entier. Brahim, le caïd commence à perdre la boule, mais il ne compte pas pour autant relâcher son emprise sur la ville. Soulaymane aurait voulu être policier, pour traquer les injustices, il se retrouve à aller effrayer des cloches pour récupérer des dettes. Quand Clara, 17 ans, qui révise les maths toutes les semaines avec Henri ne vient pas et ne donne plus de nouvelles, celui-ci décide de se secouer et de partir à sa recherche. Il va découvrir qu'il ignore presque tout du quartier où il vit.

Un roman qui m'a fait éclater de rire dès les premières pages ne peut être que recommandable. Henri est un râleur de compétition, de mauvaise humeur permanente, mais avec la langue bien pendue. Une révélation pour moi que cet auteur qui m'a vraiment fait beaucoup rire, et c'est bien rare en ces temps troublés. Il a un vrai sens de la formule, mais pas seulement. Il a aussi une énergie, une vitalité, et une originalité réjouissante quand il décrit les déambulations de son comptable au milieu des barres d'immeuble la nuit. Tous les personnages sont bien construits, des figurants aux rôles principaux, l'histoire avance à grand pas, la résolution

**Jean-Marc Lahérrère**

Jérôme Leroy / *Les derniers jours des fauves*, La manufacture des livres (2022).

Nicolas Laquerrière / *Nueve quatro*, Harper Collins (2022).

# DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

**Carnages, de Michael Newton. Fleuve Noir - Policier Supercops, série ViCAP n° 1 1994**

*Head Games* est le titre original de ce polar et si son adaptation française reste fidèle à l'esprit du roman et de son ambiance, le titre original laisse à voir que ça va discuter de têtes et c'est bien ce qui se passe avec ce serial killer qui massacre des jeunes femmes et récupère leur tête, qu'il prélève à la scie alors qu'elles sont encore vivantes. Il faut dire que notre détraqué repère chez ses victimes la présence éthérée — mais provocante — de sa propre mère, incestueuse, et qui lui manque terriblement.

Les autorités locales de Green's Summit, un petit bourg de la *pampa* californienne se retrouvent fort dépourvues devant les sinistres exploits de ce chasseur de têtes et contactent donc le FBI. Au sein de cette institution, c'est le ViCAP (qui existe vraiment, le Violent Criminal Apprehension Program, créé en 1985 et chargé de collecter et d'analyser toutes les informations possibles sur les crimes violents et sexuels en série) qui s'y colle et plus précisément Joseph Flynn. Celui-ci aura fort à faire pour capturer le psychopathe, tout en évitant qu'à cause de provocations racistes de la part d'une partie des habitants du comté, deux communautés ne s'entretuent.

Michael Newton est un américain né en 1951, qui commence sa carrière d'écrivain en tant que « nègre » de Don Pendleton sur la série des *Executioner*. Il a récupéré la série dont il est aux commandes encore aujourd'hui (dernier titre en 2009). Du même auteur, il a également fait main basse sur les *Mack Bolan* dont il a triplé le nombre de tomes. Prolifique, Newton a aussi lancé ses propres sagas, dans plusieurs genres : la guerre, avec *Stony Man*, le western avec *Gideon Thorn* et *Gun Men*, l'espionnage avec *INTERSECT Files* et le polar avec *Bureau, Strike Force X* et *VICAP*, bien entendu. Signalons au passage que Newton a de même collaboré à différentes séries collectives, a écrit des romans hors-série et plusieurs nouvelles. Hors du genre, il a sorti plusieurs ouvrages dédiés notamment au monde du crime, qui font référence et lui ont apporté une notoriété plus importante encore que son travail de stakhanoviste sur la littérature populaire. Attention, cependant, à ne pas le confondre avec feu son homonyme, un hypnothérapeute qui lui s'intéressait aux vies antérieures et à la réincarnation. Dommage qu'ils n'aient pas eu l'occasion de signer un bouquin à quatre mains, nul doute que celui-ci aurait été passionnant, bref...



ViCAP, la série qui nous occupe présentement, a démarré en 1990 et se constitue de 10 tomes, dont les deux derniers, tardifs (2016) relançaient une série en pause depuis 1992. En tout, notre homme est responsable de près de 300 livres à ce jour. En ce qui concerne ViCAP, il semblerait que dans notre belle

contrée, nous disposons de 5 titres traduits, le premier, objet de cette chronique étant en fait le 4<sup>e</sup> aux USA.

Newton connaît son sujet et ça se voit. Procédures d'enquête, criminologie, hiérarchies et interactions entre différents services, on est vite dans le bain, à suivre un personnage plutôt bienveillant (ça change de ce bon vieux Joe Ryker, pour le moins), mais compétent et déterminé. L'auteur n'en oublie pas pour autant l'univers autour et dresse le portrait des habitants désespérés avec un même sérieux. Un doigt de sexe, un soupçon de gore, de l'action et des fusillades dynamiques achèvent de faire de ce court polar (217 pages en poche) une lecture fort sympathique. *Carnages* ne bouleverse pas le genre, mais occupe quelques heures de manière distrayante avec sa galerie de personnages, son tueur réaliste et son intrigue resserrée.

**Julien Heylbroeck**



**la Sadel**  
**Coopérative au service des savoirs**  
7 rue de Vaucanson - Angers -  
Tel 02.41.21.14.60 et [www.sadel.fr](http://www.sadel.fr)

## PRIX MYSTERE DE LA CRITIQUE 2022

Créé en 1972 par Georges RIEBEN, collaborateur du mythique *Mystère Magazine*, le **Prix Mystère de la Critique** est maintenant organisé par Serge BRETON et Alain REGNAULT

A noter que 38 votants ont participé (dont 5 rédacteurs de *La Tête en Noir*). 147 romans ont été cités soit 77 francophones et 70 traduits

### Meilleur roman francophone :

**1<sup>er</sup> : Frédéric PAULIN: La nuit tombée sur nos âmes (Agullo)**

### 2ème ex aequo:

- Caroline HINAULT: Solak (Editions du Rouergue)
- Marin LEDUN: Leur âme au diable (Gallimard - Série Noire)

### Meilleur roman étranger :

**1<sup>er</sup> : Jurica PAVICIC: L'eau rouge (Agullo)**

**2ème : Attica LOCKE: Bluebird, Bluebird (Liana Levi)**

## ***H Melville vous salue bien*, de Francis Carpentier. Editions Le Petit Pavé**

« Je m'appelle Herman Melville comme ce type qui a écrit un best-seller sur les baleines ». Première phrase de ce roman étonnant de Francis Carpentier, poète angevin dont ce recueil de courtes nouvelles enchaînées chronologiquement de façon à former un roman est aujourd'hui réédité aux Editions du Petit Pavé. C'est avec étonnement croissant que je parcourrai l'ouvrage. Je connais Francis Carpentier, fidèle du Festival Imaj'n'ère, un homme érudit, féru de poésie et je m'attendais à beaucoup de choses à la lecture des *Aventures d'Herman Melville* mais pas du tout à ce hard boiled au ton glacial. Car Herman est un agent des Narcotics Bureau enquêtant en France au début des années 1960 afin de tenter de démêler l'écheveau de la French Connection, et il raconte ses multiples aventures à la première personne sur un ton qui tient du rapport professionnel avec un langage pour le moins fleuri qui désamorce l'austérité du tout. De nombreux personnages improbables, on rencontre même Jack Kerouac, parsèment le roman avec une extrême justesse. Le tout sent le vécu et d'ailleurs, il semblerait que...

Du coup et de manière naturelle, malgré l'humour au second degré et les hommages référentiels distillés à touche subtile ***H Melville***

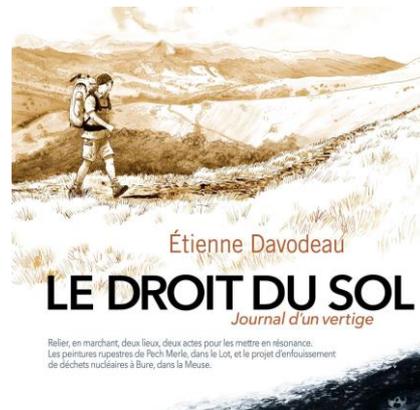
*vous salue bien* sonne juste et vrai. Tout cela fait de ces aventures un OVNI littéraire, maîtrisé de manière très alternative à ce que la planète polar nous offre.

Sa sortie est prévue le 8 mars à l'occasion des journées « polarisez-vous" de Brissac

**Jean-Hugues Villacampa**

## Une BD engagée de l'Angevin Etienne Davodeau

**Le droit du sol, d'Etienne Davodeau, Ed Futuropolis.** Pendant un mois, l'auteur de bandes dessinées, Etienne Davodeau, a marché après avoir tracé une



chemins entre la grotte du Pech Merle, dans le Lot et le village de Bure, dans la Meuse. Ce parcours, qu'il concrétise dans la bande dessinée « Le droit du sol », illustre le lien qu'il tisse entre une grotte où la main d'un sapiens a tracé, voici 35 000 ans, un mammoth sur les parois de la roche et le site de Bure, prévu pour l'enfouissement des déchets nucléaires. « Et nous, sapiens d'aujourd'hui, qu'allons-nous laisser aux générations à venir ? », interroge l'auteur qui accompagne sa réflexion d'interventions de spécialistes et scientifiques.

Les 850 kms de chemins pédestres traversent ce que les sociologues ont désigné comme « la diagonale du vide », à la densité de population très faible. Le livre dit la solitude de la marche, le froid du petit matin au sortir de la tente, les chaussures mouillées, le chant des oiseaux, la splendeur du soleil levant, l'accueil des habitants. Ces moments se traduisent par des planches sans texte, aux cases de grand format. Mais plus loin, la narration se fait plus dense pour exprimer la pression locale des forces de l'ordre sur les résistants de Bure au projet, les contrôles, les perquisitions. Et le vertige de laisser ce legs aux générations futures.

On le comprend, c'est un livre engagé. Ce n'est pas le premier d'Etienne Davodeau. Et sans doute pas le dernier. (25 €)

**Martine Leroy**

# ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

*The land of milk and honey : Le blues des phalènes, de Valentine Imhof  
(Rouergue Noir. 2022)*

Valentine Imhof avait frappé très fort avec son premier roman noir *Par les rafales*, paru aux éditions du Rouergue en 2018. *Zippo*, Thriller fiévreux et fétichiste publié l'année suivante, fut à son tour salué par le même accueil public et critique enthousiaste. Si contrairement à l'idée reçue la majorité n'a pas toujours raison, une telle unanimité ne devait en l'occurrence rien au hasard. En l'espace de deux livres, l'autrice avait su tracer un sillon qui n'appartient qu'à elle, grâce son écriture à la fois riche et limpide tout entière au service de personnages en rupture.

Une signature que l'on retrouve dans ce *Blues des phalènes* porté par une folle ambition : celle de dire l'Amérique des années 30. Mais pas cette Amérique si sûre d'elle-même, bouffie d'un triomphalisme aussi creux que mensonger, cette Amérique qui n'existe en fait que dans les rêves fous de politiciens arrogants, non : cette Amérique-là n'intéresse pas Valentine Imhof. Ou plus exactement, elle ne l'intéresse que dans la mesure où le fantasme du « lait et du miel » est partie intégrante d'un ensemble beaucoup trop vaste pour être résumé à une caricature.

A fortiori quand comme ici l'action se situe dans l'entre-deux-guerres. Mais cette période, houleuse par définition, est délimitée de surcroît par deux autres catastrophes. Le krach boursier de 1929 d'une part, et l'explosion de la ville d'Halifax de l'autre. Entre les deux, quatre cavaliers témoins de leur propre apocalypse. Quatre personnages prénommés Milton, Arthur, Pekka et Nathan qui essaient envers et contre tout d'envisager la possibilité d'un futur. Ce roman est d'abord leur histoire, narrée sans complaisance mais sans fausse pudeur non plus.

*Le blues des phalènes*, découpé en trois grandes parties intitulées *Ondes de choc*, *L'explosion* et *Souffle*, comporte environ 200 pages de plus que *Par les rafales* et *Zippo*. Il fallait bien ça pour donner la place qu'ils méritent à toutes celles et ceux que le rêve américain a abandonnés. Indiens parqués de force dans des réserves, travailleurs immigrés exploités dans des conditions effroyables, dockers syndiqués en lutte contre des milices fascistes, vétérans hantés par les crimes qu'ils ont vus et parfois commis, veuves de guerre et mères courage responsables de famille nombreuse : voilà le vrai visage de l'Amérique de ces années-là.

Ce troisième livre de Valentine Imhof peut donc



paraître a priori assez différent de ses deux précédentes. Mais sous des dehors de fresque historique, il s'agit bien d'un roman noir. Comme dans un roman noir, les personnages apparaissent écrasés par un destin qui les dépasse. Comme dans un roman noir, ils en ont conscience, mais ce désespoir ne les empêche pas d'agir. Et comme dans un roman noir, la solitude et la mort sont au bout du chemin.

L'étiquette reste de toute façon secondaire. Ce qui compte, c'est ce découpage au cordeau, cette narration fragmentée autour du cœur nucléaire qu'est l'explosion, ce style ciselé, ce rythme haletant et ces personnages si justes écartelés entre les ombres du passé et les monstres du futur. Ce qui compte, c'est la parole des laissés-pour-compte. Leurs failles et leurs fêlures. Et les thèmes de prédilection de l'autrice, entre lignes de fuite et changements d'identité.

Au fond, *Le blues des phalènes*, ce n'est pas « que » l'Amérique des années 30 – ce qui serait déjà beaucoup. C'est aussi – et surtout – l'Amérique qu'aime Valentine Imhof. Celle du rêve qui n'aurait pas tourné au cauchemar. Une Amérique qui irait du Steinbeck de *Des souris et des hommes* au Wenders de *Paris, Texas*. Cette Amérique des grands espaces où l'espoir d'une vie meilleure est encore possible – même pour les Milton, Arthur, Pekka et autres Nathan. Pour un peu, on y croirait. C'est dire tout le talent de l'autrice. Alors, ce livre est-il son plus personnel ? Je pense que oui. Est-il son meilleur ? Je pense que oui aussi. Jusqu'au prochain.

Artikel Unbekannt

# Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE...

**Une lune tatouée sur la main gauche, de Rodolphe Barry. Ed. Finitude.** Après les biographies de Raymond Carver et James Agee, Rodolphe Barry nous dévoile la vie mouvementée de Sam Shepard (1943 – 2017), formidable créateur touche-à-tout américain, dont la carrière s'étala sur plus de 50 ans. Limiter son œuvre à sa fonction d'acteur (il fut à l'affiche de plus de 60 films) c'est ignorer ses talents de dramaturge, scénariste, écrivain, musicien et metteur en scène. Ce fils de paysan né dans



l'Illinois en 1943 se fit connaître en 1973 avec plusieurs de ses pièces jouées dans les théâtres underground New-Yorkais et saluées par la critique sans pour autant que le succès lui monte à la tête. D'ailleurs Shepard se rêvait en rock star mais ses expériences en qualité de batteur ne lui apportèrent pas la reconnaissance souhaitée, contrairement au cinéma qui consolida son immense popularité.

Rodolphe Barry a rencontré Sam Shepard sur le tournage d'une série TV en Floride, trois ans avant sa mort (des

suites de la maladie de Charcot). Cette rencontre a conforté l'admiration sans bornes qu'il porte à l'artiste et il a pu recueillir de précieux témoignages qui lui ont permis d'écrire cette biographie romancée. On y découvre les liens de Sam Shepard avec les plus grands auteurs de la *beat generation*, ses relations avec le monde du rock, ses liaisons amoureuses, ses déboires financiers, ses moments magiques de création, et on le voit traverser les sixties et les seventies avec leur cortège d'abus en tous genres.

Un ouvrage en forme d'hommage et une invitation à entrevoir, derrière le personnage public, l'être torturé, l'homme qui doute et qui cherche, toujours sincère avec lui – même (320 p. – 22 €)

**Sens d'ssus d'ssous, de Patrice Trigano. Ed. Maurice Nadeau.** Passionné d'art et de littérature, Patrice Trigano voue une admiration toute particulière aux romanciers, dramaturges et poètes révoltés et flirtant parfois avec la folie. Cette passion lui a inspiré cinq romans de très belle facture, aujourd'hui disponibles en un seul volume. **La canne de saint Patrick** est une biographie romancée et très touchante du poète maudit Antonin Artaud (1896 – 1948). **Le miroir à sons** évoque le dramaturge Raymond Roussel (1877 - 1933) confronté à son analyste. **L'oreille de Lacan** nous emmène sur les traces d'un dandy misanthrope épris de littérature et d'art. **Uburebus** retrace l'existence outrancière d'Alfred Jarry (1873 – 1907) confronté aux affres de la création d'Ubu Roi en 1896. Et enfin, **l'Amour égorgé** est une biographie imaginaire du poète dadaïste René Crevel (1900 – 1935) dont l'esprit révolté lui inspirera les plus grands excès jusqu'au suicide.

Esthète de l'écriture, Patrice Trigano sublime ces cinq destins et nous éveille à la beauté et à la magie de la création artistique. (890 p. – 28 €)

**Souvenez-vous, enfants, de nos tristes visages, de Michel Denis-Clément. Le Lys bleu Editions.** 1920. Dans un petit village, le conseil municipal décide l'édification d'un monument aux morts de la première guerre mondiale. Si l'instituteur, rescapé des tranchées de Verdun (mais très handicapé) et fervent républicain, plaide pour un symbole pacifiste et une dénonciation des horreurs de la guerre, le représentant local de la bourgeoisie bien-pensante et nationaliste milite pour un monument à la gloire des combattants. Les deux camps semblent irréciliables jusqu'à ce que les instituteurs imaginent une fête de fin d'année inédite. Une formidable histoire bien servie par le style impeccable de l'auteur. (320 pages – 21.30 €)

**En votre intime conviction, de Clémentine Thiebault. La Bête Noire. Ed. Robert Laffont.** Désignée jurée par tirage au sort, la journaliste Clémentine Thiebault est convoquée en 2020 pour une session de la cour d'assise des Bouches-du-Rhône. De cette expérience unique, elle a tiré un récit en immersion particulièrement intéressant qui décortique un pan de notre justice. De la convocation préliminaire très administrative aux délibérations Clémentine Thiebault passe en revue toutes les étapes d'un procès (les accusés, les témoins, l'enquête, les experts, le réquisitoire, les plaidoiries), étayant son récit de portraits judicieux, de citations instructives mais aussi d'exemples célèbres et emblématiques. (200 p. – 17.90 €)

Jean-Paul Guéry

# LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

*L'embaumeur, de Dominique Noguez. FAYARD 2003 et livre DE POCHE 2006*

Auxerre – 2003 – Christophe Régnier, jeune homme curieux de tout, vivote comme documentariste sans caméra. Il est à la recherche des « premières fois » depuis un siècle. Il a pour compagne Eglantine et pour amie, Prune, sa sœur, une adolescente effrontée. Il fréquente occasionnellement Aspasia, tenancière du « cœur bleu » lieu de perdition local que connaît bien son oncle Aubin. Un matin on lui téléphone : « M. Léonard, appelé l'embaumeur, vient d'être victime d'une agression. » Ce M. Léonard est en effet un thanatopracteur mystérieux. Voilà se dit Christophe, une occasion inespérée de tout savoir de la conservation des corps humains. Petit à petit M. Léonard se dévoile : comment il est devenu ce qu'il est, quelles connaissances il faut, quelles qualités, etc. Après maintes demandes, Christophe convainc M. Léonard de l'emmener lors d'une intervention, redoutable épreuve la première fois.

Pendant ce temps, le commissaire Cluzot est à la recherche d'un psychopathe qui trucidé allègrement des braves garçons du coin. Ainsi un routier, un marionnettiste, un aide-dentiste sont passés de vie à trépas. Pour Cluzot, un seul coupable possible : le boucher qui est mis en prison. Mais les disparitions inquiétantes continuent : une concierge a perdu ses jumeaux ; Prune, en route pour l'Angleterre, ne donne plus de ses nouvelles ; Morowski, le bibliothécaire municipal met fin à ses jours. L'oncle Aubin, à son tour décède. De fait, Christophe fréquente beaucoup les cimetières ce qui le rapproche encore de M. Léonard. Arrive l'automne. Deux événements dramatiques perturbent la petite ville : une histoire de viol sur le personne de son ami Quentin, un appel à témoignage lancé par l'inspecteur Cluzot : l'embaumeur aurait été vu sortir, en pleine nuit, des cadavres du cimetière ! M. Léonard serait-il la clé des mystères d'Auxerre ? L'embaumeur, un vrai faux polar qui navigue entre réalisme et humour noir, a tout pour réjouir un amateur de mystères et de cadavres. Le roman développe un récit à la première personne. On suit les aventures sentimentales du héros qui a pour ami un personnage au curieux métier et aux mœurs particulières. Ce M. Léonard entretient une familiarité étroite avec les morts : il les bichonne, il les chérit, il en veut toujours plus à dorloter. Christophe succombe à cette fascination morbide jusqu'au moment où il réagit sentant qu'il pourrait être lui-même transformé en cadavre. Le lecteur n'échappe pas non plus à la fascination d'une ambiance à la fois familière et



horrible, l'horreur étant ici tempérée par un humour constant. Par exemple les échanges entre Christine Angot, Philippe Sollers et Houellebecq à l'occasion d'une soirée littéraire, ou les oraisons tirées de Bossuet déclamées lors des funérailles du bibliothécaire ; ou encore la chanson de J. Gréco « Déshabillez-moi » chantée pendant la messe d'enterrement de l'oncle Aubin, fort amateur de prostituées. On se régale de citations et de bons mots.

Dominique Noguez (1942/ 2019) reste un auteur inclassable, à la fois érudit (agrégé de philo, docteur ès lettres, critique de cinéma) romancier fantaisiste, spécialiste de l'humour (plusieurs fois lauréat du Grand prix de l'humour noir) Il faut le fréquenter sans modération.

Gérard Bourgerie

## LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

**RÉDACTION** (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

**RELECTURE** : Julien VÉDRENNE

**ILLUSTRATIONS** : Gérard BERTHELOT (1984)

**N°215 – Mars / Avril 2022**

# Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58